

## VERSION

Il n'était pas communiste et n'était affilié à aucun autre parti politique, mais il sympathisait avec la gestion de Salvador Allende et participait aux manifestations massives de l'époque, certaines pour le gouvernement et d'autres contre. Lorsque le coup d'état militaire se produisit, le mardi 11 septembre 1973, le pays était divisé en deux camps irréconciliables, personne ne pouvait rester neutre. Deux jours après le coup d'état, le couvre-feu de rigueur pendant les premières quarante-huit heures fut levé et Manuel reprit le travail. Il trouva l'université occupée par des soldats équipés pour la guerre, en tenue de combat et au visage camouflé pour ne pas être reconnus ; il vit des impacts de balle sur les murs et du sang dans les escaliers. Quelqu'un le prévint que les étudiants et les professeurs présents dans l'immeuble avaient été arrêtés.

Cette violence était si inconcevable au Chili, fier de sa démocratie et de ses institutions, que Manuel fut incapable de mesurer la gravité de ce qui s'était produit et se rendit au commissariat le plus proche pour se renseigner sur ses camarades. Il n'en ressortit pas. Il fut emmené, les yeux bandés, au *Stade National* lequel avait été transformé en centre de détention. Il y avait là-bas des milliers de personnes ayant été arrêtées pendant ces quelques jours, maltraitées et affamées, dormant à même le sol en béton et passant la journée assises sur les gradins, priant en silence pour ne pas être interrogées. On entendait les hurlements des victimes et, dans la nuit, les balles des exécutions. Les détenus étaient isolés, privés de contact avec leurs parents, même si ceux-là pouvaient laisser des colis de nourriture et de vêtements, dans l'espoir qu'ils fussent livrés à leurs destinataires.

Sur les gradins du stade passait un homme cagoulé avec son fardeau de culpabilité et surveillé de près par deux soldats. L'homme désignait de supposés militants socialistes ou communistes, lesquels étaient entraînés sur le champ dans les entrailles de l'immeuble pour être torturés ou exécutés. Par erreur ou par peur, le fatidique prisonnier à la cagoule pointa Manuel Arias.

## THEME

*Es cierto, los motivos de indignación pueden parecer hoy menos nítidos o el mundo demasiado complejo. ¿Quién manda? ¿Quién decide? No siempre es fácil aclararlo entre todas las corrientes que nos gobiernan. Ya no se trata de una pequeña élite cuyas artimañas (actuaciones) comprendemos perfectamente, sino de un mundo vasto que se nos antoja interdependiente. Vivimos en una interconectividad nunca vista hasta ahora. Pero en este mundo hay cosas insoportables. Para verlo, hay que mirar bien, buscar. A los jóvenes, les digo: reflexionad un poco y comprenderéis. La peor actitud es la indiferencia, decir "¿Qué remedio? Hay que ir tirando". Al comportaros así, perdéis uno de los componentes esenciales del ser humano, uno de los componentes indispensables: la facultad de indignación y su consabida militancia.*